

1

JOUISSEZ SANS ENTRAVE!

Le slogan peint à la va-vite balafrait la façade Empire du vieux bahut, juste sous la fenêtre de la loge. Autant dire au nez et à la barbe du concierge. Manière de narguer.

– Z'ont eu d'la chance que j'faisais un p'tit somme, maugréa Roger, le premier qu'j'attrape, j'lui casse les reins!

Deuxième jour que les gamins s'en prenaient au lycée Maxence-Van-der-Meersch, jusqu'ici miraculeusement épargné au milieu du grand bordel qui régnait sur le pays. Le comité des enrégés avait dû décider en séance extraordinaire de mettre les bouchées doubles. Une sorte de défi à relever.

– Nos p'tits cons veulent pas être en reste, rapport à leurs copains de Faidherbe et Pasteur qui ont déjà investi les lieux et hissé le drapeau rouge! Ah ça, l'chahut, quand ça commence...

Maintenant que les élèves s'étaient réveillés, fallait s'attendre à ce qu'il y ait surenchère dans le vandalisme et la provoc. Question orgueil teinté de chauvinisme, on peut faire aussi bien que les autres, y a pas de raison. Plutôt que de s'affronter sur des terrains de foot, ils

9

allaient se défouler sur les murs à coups de graffitis, une sorte de championnat inter-lycées d'art brut et de violence poétique. Le solvant, on allait l'épuiser par bonnes, en espérant que l'intendance ait prévu le coup. Et que les boutiques ne soient pas en rupture de stock, évidemment. Et aussi que l'usine ne fasse pas relâche, que les chauffeurs livreurs n'aient pas saboté leurs camionnettes et qu'il y ait encore du carburant à la pompe. Ça faisait quand même beaucoup de conditions !

Une chance que le proviseur ait joué finement avec les meneurs soutenus par quelques profs qui se voyaient déjà occuper l'établissement, organiser des réunions pour se monter le bourrichon les uns les autres et augmenter la pression. Avant d'aller rejoindre ces bons à rien d'étudiants aux allures de clochards qui mettaient l'université sens dessus dessous. Au lieu de préparer leurs examens, ces fainéants discutaillaient à tort et à travers à longueur de journée. Des AG comme on disait maintenant, des espèces de réunions aux allures de foire où tout le monde avait voix au chapitre et où les grandes gueules finissaient par avoir le dernier mot, comme toujours. Il le savait, Roger, il était allé y voir, invité par son pote Fernand, chef d'entretien à la fac de lettres située rue Auguste-Angellier, à dix minutes à peine de Van-der-Meersch. Les braillards campaient à côté de leurs ronéos qui ne chômaient pas elles, rapport aux montagnes de tracts qu'il fallait imprimer pour aller instruire les masses salariales et décréter la révolution permanente. Sans parler des banderoles et des pancartes couvertes de slogans ravageurs et de magnifiques projets d'avenir pour cette société dont il était grand temps de faire un paradis.

Les galeries aux voûtes élisabéthaines de la vieille fac n'avaient pas été mieux traitées que les murs extérieurs, toutes les surfaces étaient bombées. Des caricatures criardes alignaient leurs frises grimaçantes où s'exprimait le rejet épidermique des institutions politiques et sociales ainsi que de toutes les traditions qu'elles soient familiales, éducatives, morales, culturelles ou religieuses. Le désir de nettoyage par le vide s'exprimait paradoxalement par une surcharge de dessins et une avalanche de mots, comme si on avait agité les dictionnaires à la manière dont on bat les cartes avant de les projeter au petit bonheur dans une terrifiante pulsion anarchique.

Non contents de tout saloper il fallait en plus qu'ils s'étourdissent les uns les autres de discours plus ou moins stériles, rabâchant jusqu'à l'ivresse leur lamento revendicateur d'où émergeaient parfois quelques formules amusantes. Roger se souvenait d'un blond tout en longueur – mince comme une ablette – qui l'avait entraîné par le bras en l'appelant « papi » pour lui confier droit dans les yeux la raison de son engagement dans la lutte.

– Je prends mes désirs pour des réalités car je crois à la réalité de mes désirs. Voilà, tout est dit.

– Vaut mieux entendre ça qu'd'être sourd ! avait répondu le concierge.

En attendant ils fichaient une sacrée merde. Heureusement qu'à Van-der-Meersch, on avait encore la paix. L'établissement était fermé. Et bien bouclé. Les anciens savaient ce qu'ils faisaient en construisant ce que les jeunes d'aujourd'hui appelaient avec mépris des « lycées casernes ». Quatre bâtiments de trois étages autour d'une cour carrée, une porte cochère en chêne massif aussi robuste qu'un pont-levis de citadelle, des fenêtres sur rue

protégées par de solides barreaux, bien malin celui qui saurait s'y faufiler!

– On se demande ce qu'il attend, le Général, pour envoyer les paras, soupira Roger en serrant plus fort sa brosse en chiendent.

Venu enfin à bout de l'inscription, le concierge s'épongea le front, faisait rudement chaud pour la saison, une température de congés payés. Il ricana en pensant aux marioles de la CGT qui espéraient toucher leur pognon pour les jours de grève. L'espoir fait vivre! En attendant il fallait s'appuyer le boulot des agents de service, tous absents au bataillon, tous camarades syndiqués, inutile de préciser. Tas de flemmards!

Restait une dernière cochonnerie qu'un artiste avait peinturlurée sur le linteau de la porte principale, et là, le type avait mis le paquet. Gonflé, le gars, et puissamment outillé vu l'ambition du projet. Il lui avait fallu préparer son coup, emporter une échelle, et opérer en pleine nuit avec des complices pour surveiller les alentours. Ça représentait un Shadok, une de ces exaspérantes bestioles sévisant dans un scandaleux dessin animé que la RTF diffusait le soir juste après les infos, calamité heureusement interrompue depuis quelques jours. Donc un Shaddock coiffé d'un bonnet carré d'universitaire anglais tendait un doigt magistral vers un tableau noir où était dressée la liste des nouvelles matières à enseigner:

Psychocybernétique différentielle et désintégrale, mécanique adéquantique déondulatoire et permanente, épistémologie neurologique casuistique et gastrique, stomatocommunications de masse et techniques libidosexographiques...

Du beau charabia, oui, le mec n'avait certainement pas trouvé ça tout seul, on sentait tout de suite où il avait

puisé l'inspiration. Et il fallait payer la redevance audiovisuelle pour que des loustics nous pondent des âneries pareilles!

Tandis qu'il aspergeait abondamment de white-spirit cette affligeante logorrhée, Roger se souvenait de cette voix off qui avait le don de lui mettre les nerfs en pelote, surtout le ton, plein de componction, à la fois sérieux et détaché, on imaginait la bouche en cul de poule du type, quelle époque!

Debout derrière les rideaux de son bureau, le proviseur regardait s'activer sur le trottoir l'ancien adjudant-chef qui avait rempli dans l'Éducation nationale. Une bonne planque, salaire modeste certes, mais fallait ajouter la pension militaire sans oublier les avantages en nature. De là où il se tenait, en surplomb de la porte cochère, Antoine Pruvost pouvait observer tout à loisir ce brave Roger juché sur un escabeau, pestant contre le vandalisme des jeunes et s'échinant sur les graffitis à grand renfort de solvant qu'il pulvérisait sur le mur à l'aide d'une vieille sulfateuse en cuivre. Ingénieux, nota le chef d'établissement qui ouvrit la fenêtre afin de féliciter l'employé pour son astucieuse initiative. Mais à peine s'était-il penché qu'il se ravisa, chagriné à l'idée que cette marque de sympathie puisse être interprétée comme de la démagogie ou, plus grave, la preuve qu'il occupait ses instants de détente à espionner le petit personnel. Surtout que le bougre était susceptible.

– Comme la plupart des lampistes, ajouta-t-il tout bas, et puis j'ai d'autres chats à fouetter.

En effet, l'échéance du bac approchait. Aucun signe d'amélioration à l'horizon, les mouvements se durcis-

saient, la paralysie du pays était quasi totale. Antoine Pruvost se demandait si cette escalade de violence ne risquait pas de dégénérer en guerre civile. Jusqu'à présent l'armée n'avait pas bougé, laissant à la police le soin de contenir les émeutes, mais que se passerait-il si le Général perdait patience ? Évidemment la perspective d'un chaos de cette ampleur reléguait au second plan les problèmes spécifiques de l'Éducation nationale. Bah, on aviserait le moment venu, il restait encore un mois, d'ici là tout serait peut-être rentré dans l'ordre. Cette bouffée d'optimisme revigora le proviseur qui se dit qu'après tout l'organisation des examens ne relevait pas de ses fonctions. Pour le reste il avait assez bien manœuvré tant auprès des syndicats enseignants qu'avec les comités lycéens pour faire que son établissement soit épargné.

– Tant qu'il n'y aura que quelques gribouillages à nettoyer, se consola-t-il, ce n'est qu'un moindre mal, et puis ça occupe le concierge.

En province on n'avait pas trop à se plaindre, les jeunes se contentaient pour l'instant de suivre le mouvement, mais sans bobos. Rien de comparable avec Paris où la plupart des chefs d'établissement avaient dû céder à la force. Même Janson-de-Sailly, Henri-IV ou Louis-le-Grand étaient devenus la cible des enragés qui ne respectaient rien. Courant à cloche-pied sur les traces de leurs aînés qui avaient saccagé la Sorbonne, les élèves se déchaînaient. Ils occupaient les lycées comme s'ils avaient investi des citadelles, et du haut de leur incompetence, rédigeaient des cahiers de doléances d'où, ils n'en doutaient pas, sortirait bientôt un nouveau code éducatif vaguement rousseauiste basé sur la créativité, la spontanéité et l'absence de contrainte et surtout de sélection. Ensuite,

au nom de la résistance à la violence oppressive, ils allaient affronter les flics et, drogués aux gaz lacrymogènes, épuisés de courses-poursuites, barbouillaient leurs graffitis à tous les coins de rues comme les chiens pissent au pied des réverbères.

Un amateur d'art naïf aurait déjà pu recueillir un plein album de leurs slogans. Débauche de formules puérides, dictées par une rhétorique de bazar s'essayant à l'aphorisme cinglant à coup de chiasmes faciles: *Les murs ont des oreilles, vos oreilles ont des murs. Les armes de la critique passent par la critique des armes*; d'antithèses indigentes: *Crier la mort c'est crier la vie*; de paradoxes redondants: *Il est interdit d'interdire*; de spots publicitaires détournés: *Mettez un flic sous votre moteur*; d'injures primaires: *Mort aux tièdes! J'emmerde la société!* ou d'éruclations pseudo-surréalistes aux relents de dadaïsme mal digéré: *Ici on spontane. Veau + Révolution = Réveaulutionnaire. Ne prenez plus l'ascenseur prenez le pouvoir.*

Et le pire, songeait Antoine Pruvost, c'est qu'il se trouverait sans doute un jour des sociologues, voire des universitaires assez pédants pour analyser ce tissu d'inepties. D'ailleurs certains intellectuels opportunistes ne s'empressaient-ils pas déjà d'applaudir cette belle jeunesse dont la verve créatrice n'avait d'égal que son enthousiasme politique? On se plaisait à dénoter dans cet élan printanier une vigoureuse fraîcheur romantique qui n'annonçait rien de moins qu'une immense révolution culturelle.

Bande d'idiots, comme si leur bric-à-brac de barricades était de taille à détourner le cours de l'Histoire! Ces apprentis sorciers narguant les forces de l'ordre avec leurs petits pavés croyaient-ils vraiment défier le pouvoir?

Frustrés de n'avoir jamais eu l'occasion d'en découdre avec de véritables hordes barbares, ils en étaient réduits à chercher quelques émotions fortes sur un front de carton-pâte face à des fusils chargés à blanc.

– *CRS=SS*, je leur en foutrais, moi, des SS, grommela le proviseur, ils ne font vraiment pas dans la dentelle, vont bientôt assimiler de Gaulle à Hitler et la V^e République au III^e Reich!

Daniel Cohn Bendit n'avait-il pas clamé que nous étions tous des Juifs allemands? Donc tous menacés de rafles et condamnés à la chambre à gaz. Il n'hésitait pas devant les hyperboles, le gaillard! On se serait crus dans la cour de récréation des petits où, par la puissance de l'imagination, les vieux tilleuls deviennent des baobabs, le bureau du surveillant, la caverne du dragon et le pion de service, le grand méchant loup.

– Des gamins, des gosses qui jouent à se faire peur!

Antoine Pruvost avait connu l'Occupation, lui. Âgé de seize ans à la déclaration de guerre, l'année de son bac, il avait pu faire de brillantes études d'allemand à Lille, zone interdite placée directement sous les ordres de l'occupant, avec les meilleurs professeurs venus d'outre-Rhin. Une sacrée chance qu'il avait su saisir. Agrégé un an après la Libération, rapidement nommé à Faidherbe en classes préparatoires, tenté un moment par un parcours universitaire, il s'était finalement décidé pour la voie administrative et avait accepté le poste de proviseur qu'on lui proposait à Van-der-Meersch. Chef d'établissement à moins de quarante ans, excellemment noté, il savait pouvoir compter sur des appuis politiques pour briguer dans un avenir proche un fauteuil de recteur voire un poste de prestige rue de Grenelle.

Il devait certes son exceptionnel parcours à d'indéniables compétences, que même ses détracteurs les plus malveillants ne s'autorisaient pas à contester, mais aussi aux nombreuses relations féminines qu'il avait su nouer dans les hautes sphères. Car Antoine Pruvost plaisait aux dames. Grand et large d'épaules, allure sportive, regard bleu acier, crinière abondante à peine grisonnante aux tempes, gueule de baroudeur rangé des affaires à laquelle ses conquêtes trouvaient un petit air de famille avec Joseph Kessel. Une ressemblance dont il avait toujours su habilement tirer avantage.

Bientôt 17 heures. Il avait le temps de s'offrir un petit havane avant son rendez-vous avec Jeanne. À condition de fumer devant la fenêtre car mademoiselle Leduc détestait l'odeur du cigare. Caprice qu'il respectait pour le moment, ensuite il faudrait bien qu'elle s'y fasse. Cette petite prof de physique avait du caractère et beaucoup d'exigences. Comme cette manie de n'accepter leurs rencontres qu'ici, au lycée, vu qu'elle habitait encore chez sa mère, que chez lui c'était évidemment impossible, et que l'usage des chambres d'hôtel lui paraissait relever des stéréotypes les plus sordides de l'adultère. Si les galipettes sur le très inconfortable canapé de son bureau l'avaient un temps amusé, voire excité au même titre que ces rapides étreintes pendant les récréations sur les paillasses glacées de la salle de sciences ou après la fermeture du lycée, dans la bibliothèque, derrière les rayonnages, au risque de se faire surprendre par Roger lorsqu'il faisait sa ronde, tout cela commençait à le lasser. Avec ses airs de fausse ingénue, Jeanne le menait par le bout du nez. Il s'était accordé un dernier délai d'une semaine pour la mater. Si la donzelle persistait dans ses lubies, il l'enver-

rait bouler, après tout, les femmes en demande ne manquaient pas.

Satisfait de cette sage décision, il releva la tête en savourant les premières bouffées de son cigare, l'odeur sucrée du tabac cubain lui procurait des instants de volupté intime qu'attisait la jubilation de fumer riche. Il se sentait bien, finalement ces grèves à rallonge n'avaient pas que des inconvénients, une fois expédiées les affaires courantes il pouvait se la couler douce en profitant de l'exceptionnelle douceur de ce mois de mai.

Sans se laisser distraire par les jurons du concierge qui luttait toujours avec ses graffitis, il ferma les yeux en se remémorant ses fréquents séjours sur les bords du Rhin et se récita à voix basse les vers fameux d'Apollinaire :

*Le mai le joli mai a paré les ruines
De lierre de vigne vierge et de rosiers
Le vent du Rhin secoue sur le bord des osiers...*

Il n'eut pas le temps d'achever le quatrain, car il perçut un souffle derrière son dos. Une fraction de seconde, il pensa à Jeanne qui aimait parfois entrer à pas de loup et l'embrasser par surprise, et il jeta prestement son cigare. Mais avant qu'il ne puisse se retourner une violente bourrade le déséquilibra et il bascula par-dessus le parapet.